

6164

VIES ET ŒUVRES

DE

QUELQUES-UNS DE NOS

PIEUX ÉCRIVAINS

DANS LES SIÈCLES PASSÉS

PAR

H. NIMAL, RÉDEMPTEUR

-
- I. — LE CARDINAL JACQUES DE VITRY
 - II. — THOMAS DE CANTIMPRÉ
 - III. — JEAN RUYSBROECK
 - IV. — DENYS LE CHARTREUX
 - V. — LOUIS DE BLOIS

LIEGE

H. DESSAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE TRAPPÉ, 7



03 05 0082982 2

PROTESTATION.

L'auteur entend se soumettre, dans cet ouvrage, aux décrets du Souverain Pontife Urbain VIII.

APPROBATION.

En vertu des pouvoirs à nous communiqués par notre R^me Père Général, et vu le rapport de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner l'ouvrage intitulé : *Vies et œuvres de quelques-uns de nos pieux écrivains dans les siècles passés, par H. Nimal, Rédemptoriste*, nous en permettons l'impression.

J. R. VAN AERTSELAER, C. S. S. R.

Sup. Prov. Belg.

Bruxelles, 8 septembre 1897.

Imprimatur

Leodii, 25 Februarii 1898

M. RUTTEN,

VIC-GEN.



Denys le Chartreux, d'après une édition de Cologne de M D XXXV.

IV. DENYS LE CHARTREUX

Sources. — Vita S. Dionysii Carthusiani auctore Theodorico Loerio a Stratis. Acta Sanctorum, tomus secundus Martii. — Fisen. Flores Ecclesiae Leodiensis. — Bellarmin. De scriptoribus ecclesiasticis. — Daris. Histoire du diocèse et de la principauté de Liège. — Mgr de Ram. Vies des saints. — Welters. Denys le Chartreux, sa vie et ses ouvrages. — Mougel. Denys le Chartreux, sa vie, son rôle, une nouvelle édition de ses ouvrages. — Doctoris Ecstatici D. Dionysii Cartusiani opera omnia in unum corpus digesta ad fidem editionum Coloniensium cura et labore Monachorum sacri ordinis Cartusiensis, etc., etc.

Jean Ruysbroek fut admirable : Denys le Chartreux, un de ses disciples les plus fidèles, surpassa son Maître par l'étendue de sa science et de ses œuvres.

Ici encore, nous étudierons d'abord le saint, puis l'écrivain.

Denys le Chartreux naquit en 1402 à Ryckel, petit village à une lieue de Saint Trond, (1) au centre de cette terre de la Hesbaye, fertile en moissons et non moins féconde en saints et en hommes remarquables.

C'est elle en effet qui a produit les saints Trudon, Bavon, Pepin de Landen avec toute sa famille, les saintes Lutgarde, Christine l'Admirable, Catherine de Spalbeek et une foule d'autres.

Ryckel formait une seigneurie dont le château-fort, flanqué de ses trois tours, se voit encore aujourd'hui. La liste des abbés de Saint-Trond compte deux de Ryckel : Guillaume et Robert.

Le nom patronymique de Denys le Chartreux fut van

(1) Les nouveaux éditeurs des œuvres complètes de Denys le Chartreux disent que Ryckel est un village de seize feux. Il faut distinguer entre *autrefois* et *maintenant* : cela est peut-être exact pour l'époque où vivait Denys, mais actuellement Ryckel compte soixante foyers.

Lieuwe ou Leuwis. On ne doit pas s'étonner de voir ce nom écrit de diverses manières. Au moyen-âge, on était peu scrupuleux pour l'orthographe des noms propres. Dans les pièces originales de cette époque, il n'est pas rare d'en voir le nom de l'auteur écrit par lui-même de plusieurs manières différentes dans un seul et même document. Nous avons eu entre les mains la copie du registre des fondations de la paroisse, dont l'original se trouve aux archives provinciales du Limbourg à Hasselt, écrit en partie par le curé Denys de Ryckel, neveu de notre saint. Le nom s'y trouve orthographié de cinq manières : Van Lieuwe, Lieuwis, de Lewis, de Leuwis, de Lieuwis.

On a voulu à tort, du nom patronymique de Denys le Chartreux, le faire originaire de Léau. La famille eut peut être cette origine : mais la naissance de notre Denys à Ryckel n'est pas douteuse. Lui-même en témoigne dans ses œuvres : *villa ortus mei Ryckel (De Contemplatione lib. III art. XIX)*, et le registre cité tout à l'heure le prouve. La famille de Leuwis était assez considérable et répandue dans les environs de Saint-Trond : elle avait un lion pour armoiries (1). Les parents de Denys occupaient une ferme importante, située près de l'église

(1) *Van Leuw* porte d'or au lion de gueules. (Collections de tombes, épitaphes et blasons, recueillis dans les églises et couvents de la Hesbaye, auxquelles on a joint des notes généalogiques sur plusieurs familles qui ont habité ou habitent encore ce pays, par le Baron Léon de Herckenrode de St-Trond.)

Monsieur le baron de Pitteurs, propriétaire actuel du château de Ryckel, très versé dans la science héraldique et connaissant à fond l'histoire de nos contrées, a bien voulu, sur notre demande, se livrer à des recherches touchant l'origine de la famille de Leuwis. Voici la conclusion du rapport documenté qu'il nous adresse sur cette question : « Il me paraît hors de doute que les armoiries d'or au lion de gueules appartiennent à la famille des Van Lieuwe et tout me porte à croire qu'elles étaient celles de Denys le Chartreux. »

D'après cet érudit et distingué archéologue, la communauté d'origine de Denys de Ryckel et des seigneurs de Heers, dont les armoiries sont les mêmes, ne serait pas improbable.

paroissiale et dont les bâtiments ont disparu il y a quelques années seulement pour faire place à une vaste prairie. L'aisance et la piété de la famille sont attestées par les nombreuses fondations inscrites au registre des anniversaires. Il y est fait mention de Jean de Lieuwis et de Dyna, son épouse, de Denys, son frère, Chartreux, de Henri, Croisier, de Jean, et de Denys, curé de Ryckel, ses fils, de Catherine, de Marguerite, de Dyna, de Marie, ses filles. Denys de Lieuwis, curé de Ryckel, qui a inscrit ces fondations, recommande spécialement sa famille, à cause des nombreux anniversaires auxquels elle a pourvu : *Et memorentur devote cum vigilia et missa cantanda, quia a progenie de Lieuwis multum provisum est anniversariis*. Le nom de Denys, reçu au baptême, ne fut pas donné sans une inspiration du ciel à celui qui devait devenir un si fervent émule du divin Aréopagite. Le registre paroissial montre que ce prénom fut dans la suite commun à Ryckel, probablement en souvenir de celui qui immortalisa sa patrie : Denys le Chartreux en effet, conformément à l'usage de cette époque, est appelé souvent Richelius ou de Ryckel.

A peine sa jeune intelligence commençait-elle à s'ouvrir, que Denys fut appliqué aux études.

Notre siècle, infatué de lui-même, aime à s'appeler le siècle des lumières et se vante d'avoir vulgarisé l'instruction. Ne lui en déplaît, l'Eglise ne l'avait pas attendu pour répandre le bienfait de l'instruction ; elle qui a reçu pour mission d'enseigner tous les peuples, a toujours eu pour première sollicitude l'établissement des écoles. Chaque collégiale, chaque monastère, chaque église avait la sienne. L'instruction à tous les degrés, dans les siècles passés, avait des foyers plus nombreux qu'aujourd'hui et la Révolution française, d'où, selon ses prôneurs, seraient sortis tous les biens, n'a fait elle-même, pour leur retourner leurs biens, n'a fait elle-même, pour leur retourner leurs expressions, que l'office d'un grand *êteignoir*. C'est une vérité facile à constater par l'histoire. L'école

monastique de Saint-Trond s'ouvrait à notre jeune étudiant ; il en suivit les leçons, à peine arrivé à l'âge de discrétion. S'il raconte de lui-même qu'il garda les troupeaux de ses parents dans son enfance, il ne le fit pas par profession. Au reste, à cette époque comme au temps des patriarches, la possession de nombreux troupeaux était une des principales sources de richesse et la garde en était souvent exercée par des enfants de bonne famille. Il faut aussi faire la part de l'humilité pour les aveux sur les fautes de son enfance où il se distinguait, dit-il, dans les combats avec les compagnons de son âge.

Denys était doué d'une constitution robuste, d'une grande vivacité, d'un esprit ouvert et pénétrant, d'une mémoire heureuse et d'une volonté énergique. Toutes ces qualités d'une riche nature furent mises au service de l'étude ; il y apportait une telle ardeur que plusieurs fois, au milieu de la nuit, trompé par l'éclat de la lune, et le prenant pour la lumière du jour, il se levait en hâte pour courir en classe ; mais les portes de la maison encore fermées l'avertissaient de son erreur. Lui-même nous donne ce détail charmant.

Bientôt, l'école monastique de Saint-Trond parut insuffisante à cet esprit avide de science. Il lui fallut des maîtres plus exercés et des études plus élevées. Les écoles des humanités florissaient alors à Deventer où affluait la jeunesse de toutes les parties des Pays-Bas et de l'Allemagne. C'est là que peu d'années auparavant avait fait son éducation le célèbre Thomas A Kempis. Selon les nouveaux éditeurs de Denys le Chartreux, c'est là aussi qu'il fut placé par ses parents dès l'âge de treize ans. Il devait s'y lier dès lors d'une étroite amitié avec un personnage remarquable que nous retrouverons plus

(1) La terrible guerre des *Awans* et des *Waroux* qui ensanglanta la fin du XIII^e siècle et le commencement du XIV^e au Pays de Siège eut pour occasion une bergère. *Adouille*, fille de Simon Poret de Donmartin, dont plusieurs jeunes seigneurs recherchaient la main.

tard dans cette histoire, le cardinal de Cusa, Nicolas Crebs, fils d'un pauvre pêcheur de Cues près de Trèves, mis par un généreux bienfaiteur à l'école de Deventer où il fut l'émule de notre Denys par l'ardeur pour la science et pour la vertu.

Deventer était encore rempli du souvenir de Gérard le Grand, ce disciple fervent de Jean Ruysbroek. Ainsi s'explique le culte que dut concevoir dès cette époque notre jeune étudiant pour le grand mystique. Dès lors fut imprimée à son esprit cette direction pratique et mystique dont toutes ses œuvres portent le cachet. Aussi, bientôt s'alluma dans son cœur l'amour de la retraite, du silence et de la contemplation. La piété non moins que la science faisait chaque jour d'étonnants progrès dans cette âme appelée aux plus sublimes visions de l'Eternelle Vérité. La vocation du Chartreux avait pris naissance dans ce cœur de dix-huit ans.

Nulle vocation ne pouvait mieux répondre à sa mission future. Le Chartreux, c'est l'homme de la prière, l'homme de la contemplation, l'homme de la solitude. Isolé du monde et du commerce avec le reste des humains, sa conversation est avec Dieu et le Ciel. Rien ne vient distraire l'œil de son intelligence fixé sur la Vérité Essentielle. On comprend quelle abondance de lumières, quels trésors de science divine, un esprit assez fort pour soutenir une opération si continue, doit puiser à cette source féconde de la contemplation.

Denys alla frapper à la porte de deux monastères de saint Brunon : celui de Zelhem près de Diest et celui de Ruremonde. Malheureusement, les Constitutions de l'Ordre exigeaient l'âge de vingt ans pour l'acceptation des postulants, et Denys trouva les deux monastères inflexibles sur cette Règle alors en vigueur. Ce retard à l'accomplissement de ses vœux devait être bien pénible à une âme ardente comme la sienne. L'étude seule put calmer son impatience et lui faire supporter une attente si longue.

L'université de Louvain n'existait pas encore : elle allait être fondée quelques années plus tard. Cologne, avec son université, était le foyer de la science le plus à sa portée. Des maîtres éminents y brillaient alors par leur enseignement : c'était l'Académie la plus fameuse de l'Allemagne à cette époque. Cherchant dans le travail un préservatif contre le monde dont il redoutait les dangers pour sa vertu, et persuadé que rien n'est plus utile à la contemplation des choses célestes à laquelle il voulait vouer sa vie, que l'étude des saintes Lettres, il s'y plongea avec une ardeur et une avidité nouvelles et but à longs traits à cette source vive de toutes les connaissances divines et humaines. Il passa trois années à l'université de Cologne et y conquist le grade de Docteur. Il y avait posé le fondement de toutes les œuvres qui devaient plus tard rendre son nom immortel. Il quitta l'université en 1423, âgé de vingt et un ans. Il revint à Ruremonde et cette fois les portes de la Chartreuse si désirée s'ouvrirent sans difficulté devant tant de savoir, de vertu et de persévérante volonté.

« O miséricordieux Jésus, s'écriera-t-il plus tard, de quelle tendresse vous m'avez poursuivi, et de quelles lointaines régions vous m'avez rappelé à vous ! Combien de mes condisciples, et meilleurs et plus forts que moi, ont été laissés et sont morts dans leurs iniquités ! Et moi, vous m'avez conduit par la main, jusqu'à cet asile de paix, où chaque jour encore, vous fermez les yeux sur mes lâchetés ! »

Au comble de ses désirs, il abdiqua dès lors toute gloire humaine et toute vanité scientifique, s'appliquant à lui-même ces paroles du grand Apôtre : « Me trouvant au milieu de vous, je n'ai pas prétendu à une autre science que celle de Jésus et de Jésus Crucifié. » Il s'appliqua avec tant de zèle à toutes les Règles de la vie monastique, que, venu pour s'instruire à l'école du Christ, il pouvait, par l'exemple de ses vertus, servir d'instruction et de mo-

dèle aux autres. Il vida son cœur des affections terrestres pour aspirer de toute son âme aux choses du Ciel.

« Oh ! que vous connaissez peu, écrit-il à un détracteur de la vie religieuse, que vous connaissez peu l'action de Dieu chez les vrais solitaires, ceux qu'il cache dans le secret de sa face, loin du tumulte des hommes et de la contradiction des langues, auxquels il parle au sein de la solitude, qu'il introduit dans les joies du silence, dans le jour sans trouble, la région de la lumière infinie, les visions mystiques et les réalités sublimes de la contemplation et de l'extase, où ils se perdent dans l'abîme de l'aimable Divinité et de l'éternelle Vérité.

Et comme elle est vraie cette parole de nos statuts, que nulle part le baptême des larmes, la ferveur de l'oraison, et les ravissements de l'amour ne se trouvent mieux qu'au désert ! »

Et après saint Basile, il s'écrie : « O vie solitaire, vie angélique des âmes vivantes, écrie des perles célestes, ton odeur surpasse tous les parfums. Tout ce qu'on dit à ta gloire n'est rien, car la langue humaine est impuissante à exprimer ce que tu es. Ceux qui t'ont connue te chérissent, ceux qui t'ont goûtée chantent tes louanges. Tu es le champ de la bataille divine, le théâtre du combat spirituel, le champ clos des forts. O cellule, écho de la céleste doctrine, maîtresse des enseignements divins, paradis de délices où fleurissent les lis immaculés de la chasteté, les roses empourprées de la charité, les violettes odorantes de l'humilité, qui toujours cachées, échappent aux souffles des vents ennemis ; échelle de Jacob qui fait monter les hommes au ciel et descendre les anges sur la terre ! »

Ces lignes peignent bien la ferveur de son âme en ces premiers temps de sa vie religieuse. On n'aurait pu le surpasser dans le saint mépris de soi-même. Il s'abaissait aux offices les plus vils, y trouvant ses délices, aimant à

se les voir imposer et à y être occupé le plus possible, les regardant comme son dû. S'il avait mérité quelque louange, il souhaitait d'être ignoré des hommes, passé sous silence, se contentant des regards et de l'approbation de Celui à qui il avait voué sa vie et ses œuvres, et qui du haut du ciel, regarde les humbles avec complaisance, et se détourne des superbes. S'il lui était arrivé au contraire d'être en défaut sur quelque point, il s'en accusait avec force, soit en public, soit en particulier, selon les circonstances.

Amant du silence et de la solitude, il fuyait avec le plus grand soin tout entretien inutile avec les hommes, conservant le recueillement intérieur pour être mieux disposé aux célestes entretiens. Ceux-ci formaient sa première et sa plus assidue occupation. La plus grande partie du jour et souvent de la nuit était consacrée à la prière. Non content des actes communs de la Règle, après le chant des matines, il se recouchait rarement : le plus souvent il donnait à Dieu la nuit entière.

Outre les prières quotidiennes prescrites par la Règle, il récitait presque chaque jour tout le psautier. Une âme si altérée de Dieu et des choses du ciel, ne pouvait n'être pas l'objet de faveurs de choix et des privautés divines. Enlevée aux misères d'ici-bas, elle fut introduite dans le cellier mystérieux de l'Epoux, et élevée à une contemplation sublime au point de paraître des heures entières avoir déserté son corps resté inerte, sans mouvement et sans vie.

Sa mortification des sens était extrême et plus digne d'admiration que d'imitation. Tout entier livré à la prière ou à l'étude, très souvent il différait plusieurs heures de prendre sa réfection, en sorte que les aliments étaient tout froids et insipides : le Chartreux en effet, fait ses repas seul dans sa cellule. Le goût semblait émoussé en lui. Des aliments gâtés, remplis de vers, dont l'odeur et la vue auraient donné des nausées à d'autres, il les prenait

avec une sorte de volupté. A ceux qui lui reprochaient ses austérités et ses veilles, il répondait : « J'avoue que je ne conseillerais à personne d'en faire autant et j'aurais scrupule de le permettre à d'autres ; mais j'ai une tête de fer et un estomac de bronze. »

Il était doué en effet d'une constitution athlétique et d'une force de tempérament peu commune. Denys aurait voulu tenir cachées dans l'obscurité du cloître et sous le manteau de l'humilité toutes ces qualités et ces vertus par lesquelles il s'efforçait de plaire à Dieu, en les dérochant aux regards des hommes. Mais, malgré lui, elles éclataient au dehors et lui attiraient l'estime, l'admiration et l'amour de ses Frères. Persuadés de ses mérites, ils ne tardèrent pas à lui confier le soin du temporel du monastère, charge distrayante et non sans péril pour l'âme à cause du contact continuel qu'elle exige avec les séculiers. Il en coûtait à Denys de quitter ses suaves entretiens avec Dieu et son commerce familial avec les livres ; mais il avait embrassé l'obéissance religieuse, il avait renoncé à sa propre volonté pour la remettre entièrement entre les mains de ses supérieurs ; il courba la tête et accepta la charge imposée. Cependant, dans l'exercice même de sa charge, l'attrait de la grâce le portait plus à étendre le royaume de Dieu et à édifier les âmes qu'à augmenter les biens du monastère. En contact journalier avec les Frères convers, les domestiques, les ouvriers, les étrangers, il s'attacha à distribuer autour de lui, selon la capacité de chacun, la surabondance de vie spirituelle qu'entretenait en son cœur la pratique de l'oraison.

De cet apostolat quotidien, les historiens nous ont conservé un trait frappant. Parmi les fournisseurs de la maison se trouvait un Juif très instruit dans sa religion et non moins attaché à sa croyance, du reste, esprit droit et cœur honnête. Denys l'aimait pour ses qualités personnelles et déplorait l'aveuglement qui le tenait éloigné de la vérité : il entreprit de le convertir, et par ses prières et ses exhor-

tations, il y réussit. Le Juif ne fut point ingrat : à son baptême, qui eut lieu solennellement à la cathédrale de Ruremonde, il prit le nom de Denys. Bien plus, changeant jusqu'à son nom de famille, qui est resté inconnu, il voulut en l'honneur de son père dans la foi s'appeler Denys Dionysii. Un siècle et demi plus tard, nous voyons un Denys Dionysii, mort en 1603, abbé au célèbre monastère d'Aulne. L'histoire ne mentionne pas l'origine de cet abbé ; mais Aulne comme Ruremonde faisant alors partie du diocèse de Liège, on peut, sans invraisemblance, voir en lui un descendant du converti de Ruremonde : parmi ses successeurs immédiats, nous trouvons Henri de Velpen de Hasselt et Jérôme Reyers de Saint-Trond. Au reste, au témoignage de Welters, historien Ruremondois, la famille Dionysii s'est maintenue honorablement à Ruremonde jusqu'à nos jours et son dernier représentant, Jean-Michel Dionysii, graveur très estimé, est mort le 1^{er} décembre 1859, à l'âge de 65 ans (1).

Bientôt cependant tous comprirent, dans la communauté, qu'un esprit si élevé, fait pour des occupations plus hautes, ne devait pas être retenu plus longtemps dans le soin des choses viles et périssables de la terre. Denys fut délivré de sa charge, et laissé libre de se livrer tout entier aux travaux auxquels Dieu l'appelait pour le bien de l'Eglise universelle.

La réputation de sa science et de sa vertu s'était déjà répandue partout ; avide de la solitude et du commerce divin, il ne put éviter le commerce des hommes. De toutes parts on recourait à lui. Les ignorants venaient chercher auprès de lui la connaissance des choses du salut, les affligés, une consolation, les perplexes, lumière et conseil, les découragés, la force, les tièdes, un aiguil-

(1) Arnold Raiss et Fisen font aussi mention de Henri Dionysii, un des premiers compagnons de saint Ignace, mort à Maestricht en odeur de sainteté.

lon, les courageux, une ardeur nouvelle ; tous lui demandaient le secours nécessaire dans leurs besoins et le recevaient avec joie et reconnaissance. Ceux qui étaient trop éloignés, lui écrivaient et il répondait à tous avec la plus grande charité. Les princes, les pontifes eux-mêmes réclamaient ses lumières.

La confiance, la modestie, la bienveillance qu'il témoignait à chacun, lui gagnaient tous les cœurs et l'on revenait toujours à lui avec un nouveau plaisir. Il se faisait ainsi qu'une bonne partie de son temps était absorbée par les entretiens et les correspondances journalières.

Le cardinal Nicolas de Cusa vint l'arracher d'une manière bien plus sensible à sa chère solitude. Chargé par le Pape Nicolas V d'une importante légation en Allemagne, il appela Denys et le voulut pour compagnon dans cette mission délicate. Il ne croyait pas pouvoir s'acquitter dignement de sa charge sans l'aide des conseils de celui dont on célébrait partout la vertu excellente et la science profonde. Denys ne refusa pas cette occasion de rendre de précieux services à l'Eglise et il appliqua surtout ses soins à la réforme des monastères. Selon l'opinion la plus probable, il accompagna le cardinal de Cusa dès le commencement de sa légation et parcourut avec lui toute l'Allemagne, accordant la grâce du Jubilé, réformant les mœurs des fidèles et du clergé là où il y avait lieu. Les historiens nous ont conservé les détails de cette mission importante. Au milieu des honneurs et des ovations prodigués au légat et à sa suite, rien n'était plus simple que son cortège. Modestement monté sur une mule, sans autre signe de sa dignité qu'une croix d'argent que lui avait donnée le Pape, il refusait tout présent et descendait de préférence dans les monastères, où il assistait aux offices et aux autres exercices de la communauté. Denys se fit le plus humble de cette humble cour. Pour échapper à l'ennui des réceptions, il s'esquivait autant que possible à l'entrée des villes et gagnait un cou-

vent où il allait voir la bibliothèque et demandait une petite chambre pour travailler et prier. Ses deux principales occupations, à la suite du légat, semblent avoir été la visite des monastères et la recherche des pratiques magiques et superstitieuses alors très en vogue. Il fit à cette occasion une conversion célèbre. Le fait que nous allons rapporter étonnera quelques lecteurs ; mais tous ceux qui connaissent les œuvres de Goerres et de Colin de Plancy y auront vu des centaines de faits plus extraordinaires. Il y avait alors une magicienne fameuse nommée Sybille : elle était tombée au dernier degré de la turpitude : elle entretenait un commerce criminel avec le démon ; elle avait fait avec lui un pacte infâme, écrit avec son sang et remis aux mains de l'éternel ennemi. Ce que l'on rapporte de cette femme est à peine croyable. Pour lui enlever à jamais toute pensée de retour et assurer la conservation de sa proie, le démon eut recours à tous les prestiges et lui offrait tous les amusements imaginables. S'il se célébrait quelque part un tournoi fameux, il l'y transportait, n'importe en quel pays, fût-ce même en Afrique ou en Asie. Il l'introduisait dans l'arène, à cheval ou à pied selon les règles du combat, armée de la lance ou de toute autre arme pour prendre part à la joute sous les traits d'un noble chevalier assuré de la victoire.

Et pourtant Dieu, dans son infinie miséricorde, ne voulait pas la perte de cette malheureuse créature. La Providence fit faire à cette misérable la rencontre de Denys : il la traita avec tant de prudence, de charité, de zèle qu'il commença par lui ouvrir les yeux sur le danger et l'impiété de sa conduite, puis à la lui faire avoir en haine et exécration, et à lui inspirer le désir d'en être délivrée. Ni l'énormité de ses crimes, ni l'horreur de son commerce infâme avec la bête infernale, ni le pacte scellé de son sang, ne lui enlevèrent l'espoir d'un pardon promis avec assurance par le saint apôtre. Brisée par la douleur de ses fautes, purifiée dans le bain de ses larmes,

Denys l'amena au légat. Elle fit la confession de toutes ses turpitudes, renonça au pacte contracté avec le diable, et demanda à rentrer en grâce avec Dieu. Ineffable bonté du Seigneur de recevoir si facilement à résipiscence et en amitié une créature si infâme ! Par un juste jugement du Ciel, cependant, le démon continua à la molester en punition de sa vie criminelle. Tantôt par des menaces, tantôt par l'attrait des vains plaisirs, il s'efforçait de la faire retomber dans ses anciens péchés, ou du moins de la détourner de la vie pieuse et des saints exercices auxquels elle se livrait. Denys veillait avec soin à ce que la proie arrachée à l'enfer ne fût plus ravie à Dieu, et la liberté rendue à cette âme remplacée par de nouvelles chaînes. Il ne cessait de lui inculquer la terreur des jugements de Dieu, la honte et la cruauté de la tyrannie du démon, le bonheur et la dignité de l'adoption divine. Aussi longtemps qu'il resta avec le légat, il ne laissa pas de la visiter chaque fois que les affaires le lui permettaient pour la fortifier par ses saintes exhortations. Le démon en frémissait de rage, et ne pouvant rien d'autre, il le tournait en dérision auprès de cette femme. Souvent, à l'approche de Denys, il disait à Sybille : « Voilà de nouveau ce bègue et ce buveur de vin ! » Pauvre dérision et preuve manifeste de l'intégrité de vie de celui à qui il ne pouvait reprocher qu'un léger défaut d'organe dont Denys était affligé et la faiblesse d'estomac dont il souffrait alors par suite de ses austérités excessives, ce qui l'avait condamné à suivre le conseil de l'Apôtre, en usant d'un peu de vin.

Pendant que le légat se trouvait à Cologne, une députation du clergé Liégeois vint l'inviter à visiter leur ville et à y promulguer la grâce du jubilé. Nicolas de Cusa le promit d'autant plus volontiers qu'il était chanoine de Saint Lambert et archidiacre du Brabant. Il se rendit d'abord à Utrecht où il visita et réforma l'abbaye de Saint-Paul, après avoir déposé l'abbé. L'abbaye d'Eg-

mont fut également visitée et réformée par lui. Il traversa ensuite la Gueldre et arriva à Ruremonde où Denys put retrouver pour quelques moments sa cellule chérie. De là on se rendit à Maestricht où le jubilé fut publié pour les habitants de la ville ainsi que pour ceux des comtés de Fauquemont, Daelhem et Limbourg. Le légat y visita les établissements religieux. Il donna un règlement au chapitre de Saint-Servais.

De Maestricht le légat passa à Tongres où il publia le jubilé pour les habitants de Looz et de la Hesbaye flamande. Les établissements religieux y furent également visités.

De Tongres, le légat se rendit à Hasselt où le jubilé fut publié pour les habitants de la Campine. L'abbaye de Herckenrode reçut sa visite. Il y mit la stricte clôture en vigueur, malgré l'étonnement des religieuses qui n'y avaient jamais été soumises. A Saint-Trond, il visita l'abbaye où il supprima le peculium et l'usage de la viande ; il visita également le couvent des Frères-Mineurs et leur ordonna d'observer strictement leur Règle d'après la déclaration du Pape Martin V, ce qu'ils lui promirent. Les abbayes de Linter et de Nonnemilen reçurent aussi la visite du légat qui y rétablit la clôture.

Invité par les Liégeois, il se rendit parmi eux comme légat, cardinal et confrère. Le clergé séculier alla, le 13 octobre 1451, à sa rencontre jusqu'à la porte de Sainte-Croix. Le clergé régulier avait reçu ordre de ne pas sortir de ses couvents, pour observer la clôture. Le lendemain, jeudi, le légat chanta une messe solennelle du Saint-Esprit à la cathédrale de Saint-Lambert, et il fit convoquer tout le clergé séculier et régulier, pour le vendredi à huit heures du matin. Informés par deux chanoines de Saint-Servais, par l'abbesse de Herckenrode, par l'abbé de Saint-Trond et par d'autres, des réformes que le légat y avait établies, le clergé de la cathédrale et celui des collégiales se réunirent, le vendredi matin, à Saint-

Lambert et à Saint-Pierre pour se concerter. Ils résolurent de ne pas se soumettre à une visite canonique et de contester les pouvoirs du légat, sous prétexte que les Wallons du pays de Liège n'étaient point comptés parmi les Allemands, dont ses instructions faisaient mention. Au cours des contestations qui eurent lieu à ce sujet, l'archidiacre de Liedekerke parla d'une manière peu respectueuse au légat. L'évêque proposa un moyen terme, celui de consulter préalablement le Pape. Le légat, voyant à quoi cela tendait, ne réunit point le clergé des collégiales. Le samedi il quitta le palais du prince-évêque et alla prendre son logement au couvent des Chartreux. Comme le clergé des collégiales avait contesté ses pouvoirs, il retira, le lundi, toutes les grâces qu'il avait accordées dans la partie wallonne en qualité de légat. Le mardi, 19 octobre, il partit pour les abbayes de Stavelot et de Malmedy. De là il se rendit à Luxembourg, puis à Bruxelles et à Louvain.

Le duc de Brabant le reçut avec les plus grands honneurs et l'appuya dans son œuvre de réforme. Cependant le clergé des églises collégiales de Liège ne tarda pas à comprendre quelle faute il avait commise en contestant au légat ses pouvoirs ; il s'en repentit et résolut de faire sa soumission et ses excuses. Ayant appris que le légat devait se rendre de Louvain à Cologne, il alla au-devant de lui à Maestricht. Il se réconcilia avec lui et ceux qui étaient coupables s'amendèrent en sa présence.

Nicolas de Cusa présida, le 22 février 1452 à Cologne, le concile provincial qu'il avait convoqué. Les évêques de la province y avaient envoyé des députés. Le légat renouvela les principaux statuts sur la discipline de l'Eglise et la vie des clercs. On peut lire encore aujourd'hui les décisions de ce concile, décisions auxquelles notre Denys ne fut pas sans avoir une grande part. Le légat en effet ne faisait rien sans ses conseils, et il ne croyait pas pouvoir mener à bien son entreprise, s'il ne l'avait sans

cesse à ses côtés. Ainsi se termina cette longue et épineuse mission de 14 mois. Le légat et sa suite y déployèrent toutes les qualités et toutes les vertus. Sans doute, ils ne purent sauver l'Allemagne où se préparait la grande révolution religieuse qui suivit de quelques années ; le mal était déjà trop profond ; mais il y eut comme une halte sur la pente fatale, et l'on a remarqué que les monastères qui se soumièrent aux réformes du cardinal, traversèrent sans faiblir les épreuves du XVI^e siècle. A Denys surtout revenait l'honneur de ces réformes ; elles avaient été l'objet de tous ses soins et il y avait consacré de nombreux écrits. Les deux amis se séparèrent pour ne plus se revoir en ce monde ; mais chez tous deux une estime profonde survécut à la séparation et entre eux se poursuivit un commerce épistolaire très intime et très assidu.

Le calme et la paix de sa bienheureuse cellule étaient enfin rendus à Denys. Cependant la chose publique devait encore réclamer sa sollicitude. Une guerre cruelle et impie s'était allumée entre Arnold, duc de Gueldre, et Adolphe son fils. Celui-ci, ne pouvant supporter le règne prolongé de son père, avait soulevé des factions contre lui et avait pris les armes pour lui faire une guerre parricide. Le duc, inquiet de l'issue de cette affaire, envoya un message à Denis, le priant de demander au Ciel quel serait le sort de ses armes, ou plutôt de leur obtenir la victoire. Car Denys avait un tel renom de sainteté qu'on le croyait en communication directe avec les esprits célestes. A cette demande, l'homme de Dieu protesta qu'il n'en ferait rien, ne voulant pas encourager par ses prières une lutte néfaste excitée par l'enfer. Néanmoins, il passa la nuit suivante en oraison, non pour satisfaire aux désirs d'Arnold, mais dans son zèle sincère pour l'honneur divin et son ardent amour pour le bien public. Il suppliait le Seigneur d'éloigner les fléaux dont sa patrie était menacée, la dévastation, l'incendie, le carnage, et

surtout ce crime énorme d'un fils souillé du sang de son père, ou d'un père du sang de son fils. Pendant sa prière, un ange du ciel lui apparut ; il l'avertit que si les princes ne faisaient la paix, et si le peuple et le clergé n'expiaient leurs désordres et ne corrigeaient leurs mœurs dépravées, de grandes calamités ne tarderaient pas à fondre sur la nation entière.

Denys ne tint pas secrètes ces révélations célestes : il écrivit une lettre dont il fit double copie, l'une pour le père, l'autre pour le fils. Il menaça des sévères jugements de Dieu ceux qui s'obtineraient dans une guerre impie par laquelle étaient violés les droits de la nature. Cependant, Arnold favorisé par les armes et fort de la bonté de sa cause, avait repoussé son fils jusqu'à Venloo et le tenait étroitement enfermé dans l'enceinte de cette ville. La lettre de Denys le décida à conclure une paix tentée en vain à plusieurs reprises par les princes voisins. Toute la Gueldre en fut dans la joie, et l'on ne pouvait assez admirer la sainteté de Denys qui avait un tel ascendant sur les princes et auquel le Ciel dévoilait ainsi ses secrets. Mais la chose tourna mal à ceux qui méprisant les avertissements de l'homme de Dieu ne s'appliquèrent pas à réformer leur conduite et à mener une vie meilleure. La paix fut conclue, mais elle ne fut pas tenue. Peu de temps après le père fut jeté dans les fers par son indigne fils, et livré durant plusieurs années aux derniers outrages. Arnold recouvra enfin la liberté et le trône, mais pour se les voir enlevés bientôt par la mort. Le fils qui avait usurpé le gouvernement, après avoir triomphé quelque temps, avait remplacé son père dans les chaînes. Délivré de sa captivité, il périt peu après sur le champ de bataille. La Gueldre elle-même, après plusieurs défaites, passa à une domination étrangère. Exemple frappant des châtiments réservés aux contempteurs des menaces divines ! Ces événements étaient rappelés par deux tableaux du peintre Schumaker ornant le réfec-

toire de la Chartreuse de Ruremonde et représentant l'un, Denys recevant la nuit la visite d'un ange, l'autre, Denys disputant contre le duc. En suite de ces évènements, le peuple continua à nommer Denys : « L'homme qui parle avec l'Ange de la paix. »

L'exemple suivant est plus terrible encore.

Un jour arriva à Ruremonde Jean de Heinsbergh, évêque de Liège, homme plus fait pour être prince séculier que prince de l'Eglise, et plus propre à gouverner un Etat qu'à régler sa propre conduite. Ce qui l'amenait dans les murs de cette ville, c'était un grand tournoi auquel il avait invité l'élite de la noblesse de toute la contrée. Il avait fait déployer, pour les apprêts de cette fête, un luxe royal. En attendant le moment de cette joute brillante, le prélat rendit visite, pour se distraire, au monastère de la Chartreuse et y vit le serviteur de Dieu. Après un entretien roulant sur divers objets, il n'eut pas honte de se glorifier des somptueuses dépenses faites pour ces jeux. L'homme de Dieu ne put s'empêcher de gémir d'un tel langage. Dans son zèle intrépide, il osa dire à l'évêque : « Sans doute de tels amusements se pardonnent aux princes, mais ils ne conviennent pas à un évêque. Eh quoi ! le bien, le patrimoine du Christ, vous l'employez à de tels usages ? » Jean de Heinsbergh répliqua : « Je sais que je suis évêque ; je connais les saints canons qui défendent ces spectacles aux prélats. Mais vous ne pouvez nier que je suis en même temps prince, duc, marquis, comte, et à ces titres l'art militaire me convient. » A quoi l'inflexible Denys : « La dignité, le glaive et les richesses de la principauté ne vous ont pas été remis entre les mains par l'Eglise pour des dépenses luxueuses, un faste orgueilleux et de vaines prodigalités, mais pour que, inspirant une crainte salutaire aux méchants, vous protégiez avec une plus efficace autorité les saintes lois du Christ et de l'Eglise. Votre devoir comme pasteur est d'avoir soin du troupeau confié à votre garde, de paître

vos ouailles par la divine parole, de ramener celles qui s'écartent du bercail, de contraindre par la force celles qui résistent, de délivrer celles qui seraient retenues dans les filets du démon, de montrer la voie droite par l'exemple d'une vie sainte, et pour tout dire en peu de mots, de conduire votre troupeau, non au précipice de la perte éternelle, mais à la terre promise du ciel. Vous êtes vicaire du Christ et pasteur des âmes : vous n'êtes pas un mercenaire. Et après avoir employé une vigilance incessante et un soin infatigable à l'accomplissement des devoirs de votre charge, Notre-Seigneur vous avertit, ne l'oubliez pas, de vous déclarer un serviteur inutile. Et quand il vous sera demandé un compte sévère du salut de chacune de vos ouailles par le Divin Père de famille, comment osez-vous vous préoccuper de jeux et de tournois ? Que répondrez-vous au souverain Juge pour votre troupeau que, par de telles vanités, vous conduisez à une perte certaine ? De quel front oserez-vous paraître au tribunal du Christ dont vous précipitez dans les abîmes de l'enfer les brebis rachetées par son sang divin ? Vous perdez misérablement votre troupeau dont le lait et la laine servent à vos plaisirs.

Les biens de l'Eglise destinés à nourrir les pauvres et à l'entretien du culte divin, vous les prodiguez pour vos divertissements, à l'opprobre du Christ, à la perte de l'Eglise et à la ruine des âmes. Si votre propre salut vous tient peu à cœur, ayez au moins compassion de vos ouailles. »

Cette liberté et cette force de langage n'ébranlèrent point l'évêque obstiné dans son dessein, et ne servirent qu'à l'irriter. Le serviteur de Dieu ne s'en tint pas pour cela. « Je vous ai conjuré, dit-il, par amour pour les âmes confiées à vos soins, de vous abstenir de tels spectacles, et vous refusez de m'écouter. Un autre Prince, plus puissant que vous, ne me méprisera pas ainsi et il saura vous contraindre malgré vous. Celui-là m'écouterà, et il répri-

mera votre conduite insensée. » Ayant dit ces paroles, Denys se tourna vers Dieu et bientôt par la ferveur de ses prières, il obtint ce qu'il n'avait pu obtenir d'un homme mortel. L'évêque n'était pas encore rentré dans son hôtel, qu'il fut saisi par de violentes douleurs de goutte et ses souffrances furent telles qu'oubliant entièrement son tournoi, il ne songea plus qu'à y chercher remède. Mais voyez l'endurcissement de cœur de ce prélat. Ses douleurs à peine calmées, et aussitôt en état de sortir, il revint à la Chartreuse, non pour faire l'humble confession de sa faute et implorer les prières de l'homme de Dieu, mais pour lui adresser de sanglants reproches, lui attribuant d'être la cause de son mal et de la perte de tant de frais faits inutilement, non sans honte pour lui et sans déshonneur. Denys supporta ces reproches avec égalité d'âme et même avec joie, heureux d'endurer contradiction pour le nom de Jésus, même de la part d'un évêque.

Plût à Dieu que de temps en temps se voie un Denys ayant assez de liberté apostolique pour oser reprocher aux grands de la terre leurs désordres et leurs injustices ! O vous, grands de ce monde, si les avertissements d'un Denys ne vous émeuvent pas, écoutez la suite de l'événement. Voyez la fin de cet évêque.

Quelque temps après que Jean de Heinsbergh eût rendu le dernier soupir, la nuit de la fête de sainte Catherine, le serviteur de Dieu pria avec ferveur pour le salut de cette âme : tout à coup il vit apparaître devant lui le malheureux prélat, tout environné de flammes, les entrailles dévorées par une fourmilière de serpents et de crapauds, escorté de deux grands et noirs fantômes qui lui dirent : « Voilà ton maître, celui pour qui tu pries. » Ce spectacle plein d'horreur épouvanta Denys ; il comprit l'équité des jugements de Dieu qui punit par de tels supplices les désordres d'une vie coupable. Et il ne douta pas que ces supplices ne fussent éternels, car cette âme

ne lui demanda aucune prière. Bientôt les deux monstres, saisissant avec une violence féroce leur victime, la firent disparaître à ses yeux. Cette vision effrayante rappelle d'une manière frappante la parole de nos Livres saints : *Judicium durissimum his qui præsumunt fiet.* (Sag. VI, 6) Ceux qui commandent les autres seront jugés avec une extrême rigueur.

Les historiens louent l'administration de Jean de Heinsbergh comme prince et même comme évêque. Ils reconnaissent toutefois que sa vie privée ne fut pas à l'abri de reproches. Plus d'une fois, il a violé son vœu de chasteté. Il suivait le grand train des princes de son temps et prenait part à leurs divertissements. Il fréquentait les cours et assistait aux tournois.

Ce fait nous amène à parler des relations du serviteur de Dieu avec les défunts. Souvent les âmes du purgatoire lui apparaissaient et venaient solliciter du soulagement dans leurs peines.

Le fait suivant montre combien il importe de ne pas négliger ou différer les suffrages pour ces pauvres âmes.

Il y avait au noviciat de Ruremonde un jeune homme, compatriote de Denys, natif des environs de Saint-Trond. Ce novice étant tombé malade et en danger de mort, le serviteur de Dieu lui promit de réciter deux fois à sa place tout le psautier, pour satisfaire à une obligation dont il s'était chargé. Le jeune homme mourut. L'homme de Dieu en ce moment avait à régler tant d'affaires, à résoudre tant de questions à lui soumises de toutes parts et ne souffrant point de retard, qu'il différa l'accomplissement de sa promesse. Entretiens, l'âme du défunt était dans les flammes.

Elle apparut à son débiteur réclamant l'acquiescement de sa dette et lui reprochant durement le retard qu'il y apportait. Denys était persuadé qu'il avait une excuse légitime ; mais saisi de ces reproches sévères, il n'osa y répondre et se vit réduit au silence. Il s'empressa de

remplir sa promesse, et prit la résolution désormais de ne plus différer à venir en aide aux défunts, et il en donnait le conseil aux autres. Quelle inhumanité en effet de notre part de laisser par notre négligence dans les tourments ceux que nous pourrions à si peu de frais introduire au séjour de la félicité éternelle.

Un jour, le serviteur de Dieu s'était retiré dans sa cellule après les matines. Tout à coup il voit au milieu de la cellule un homme environné de flammes. Stupéfait, il lui demande qui il est et ce qu'il veut. « Je suis, répond l'apparition, ce Frère du nombre des Donnés (1) de votre communauté mort depuis peu. Le juste Juge m'a condamné à de grands supplices jusqu'à ce que je sois trouvé digne d'entrer dans la gloire. Et en cette extrême calamité où je me trouve, je me vois abandonné par mes frères. Non seulement ils ne me viennent pas en aide spontanément et par un sentiment de piété, mais ils négligent même, sans aucune raison légitime, de m'appliquer les suffrages prescrits par nos Constitutions. S'ils ne s'empressent de secouer cette torpeur damnable et d'acquitter leur dette, ils auront à expier durement avec leurs autres fautes, cette négligence coupable. » Cette menace eut aussitôt son effet. Avertis par Denis, tous s'acquittèrent sans retard des suffrages prescrits.

Un prêtre vénérable appelé Herman de Lune était novice à Ruremonde. Un esprit venait souvent le molester dans sa cellule ; le Frère ne pouvait y goûter ni repos ni sommeil, importuné par le bruit et des coups répétés à sa

(1) Les statuts partagent tout le personnel de l'ordre en moines convers, donnés et religieuses. Les donnés étaient des séculiers, qui étaient reçus dans la maison pour y rendre des services, soit comme domestiques, soit comme régisseurs des biens. Ils n'avaient rien en propre et on les nourrissait. Ils étaient obligés au célibat, pouvaient manger de la viande hors du carême, et n'étaient pas tenus aux jeûnes de l'ordre. Ils n'avaient d'autre office à réciter qu'un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Ils étaient un peu moins bien servis que les convers, et on pouvait les renvoyer quand on n'était pas content d'eux.

(Histoire et coutumes des ordres religieux par M. l'abbé Tiron.)

porte. On s'en plaignit à l'homme de Dieu. « Dites à ce novice, répondit-il, d'interpeller ainsi l'apparition : « Va auprès du Frère Denys. » Chose merveilleuse, le novice obéit à Denys et l'esprit obéit au novice, car quittant celui-ci, il se présenta à Denys. L'homme de Dieu, recevant cette apparition, se mit à prier avec tant d'ardeur que dorénavant ni lui ni le novice ne reçurent plus sa visite. On crut pieusement que cette âme, délivrée de ses tourments, s'était envolée au ciel.

A cette époque vivait un personnage d'une haute vertu, appelé Maître Jean de Louvain. La tempérance, la chasteté, la religion, la justice, le dévouement au bien public, le désintéressement étaient remarquables en lui. Mais il y avait une ombre au tableau de ses vertus : il possédait à la fois, contre la défense des saints canons, plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Il en employait pourtant les fruits aux bonnes œuvres et à procurer la gloire divine. En effet, il avait fondé et doté à Ruremonde un couvent de chanoines Réguliers, et établi à Cologne et à Deventer des collèges pour les Frères de la vie commune. Malgré cela, on croit qu'il échappa non sans difficulté à la damnation éternelle et il est certain que durant plusieurs années il eut à subir les peines du purgatoire. Il avait reçu sa sépulture à la Chartreuse de Ruremonde, dans le chœur des religieux, et un obit y avait été fondé à perpétuité au jour anniversaire de sa mort. Or, la première année où se célébra cet anniversaire, pendant le chant du cantique de Zacharie, Denys vit au-dessus de la tombe de Jean des flammes ardentes en forme de catafalque : elles répandaient autour d'elles un nuage de fumée et une suffocante odeur de soufre. A cette vue, l'homme de Dieu eut le cœur serré de tristesse ne sachant s'il devait interpréter cette vision menaçante du feu de l'enfer ou de celui du purgatoire.

Le salut d'une âme dont tous avaient célébré les vertus était donc douteux. La seconde année, la même vision se

renouela, mais les flammes étaient moins vives et le nuage moins sombre, d'où le saint conclut qu'il s'agissait seulement du feu du purgatoire. La troisième année, durant le service anniversaire, Denys eut un ravissement, les secrets jugements de Dieu lui furent révélés et il les adora en silence ; il ne fit connaître de cette révélation que ce qui pouvait accélérer la délivrance de cette âme. Il écrivit sans retard à l'exécuteur testamentaire de Jean et l'avertit de faire tout ce qui était en lui pour le soulagement du défunt.

Un jour, il vint au serviteur de Dieu un grand désir de connaître l'état de son père dans l'éternité. Il demanda donc avec instance cette grâce au Seigneur. Une voix du ciel lui répondit : « Pourquoi vous tourmenter au sujet de l'état de votre père ? Ne savez-vous pas que c'est un devoir de piété de prier pour les morts ? N'hésitez donc pas et faites tout ce qui est en vous pour lui venir en aide : si votre père est dans les tourments mais en voie d'entrer au ciel, vos prières lui seront d'un grand soulagement ; sinon, elles vous seront toujours profitables. » L'effet de cette réponse du Ciel fut que le bienheureux se mit à prier avec plus de ferveur encore, non plus en vue de scruter les secrets jugements de Dieu, mais pour soulager l'âme de son père. Une nuit, pendant un léger sommeil, il vit lui apparaître son père entre deux spectres plus noirs que des Éthiopiens, et il l'entendit lui crier d'une voix forte : « Mon fils bien-aimé, ayez pitié de moi votre père, et venez-moi en aide par vos prières. » A peine avait-il dit ces mots, que les démons le saisissent et le précipitent dans une fournaise de feu et le battent avec des verges de fer. Bien que les songes parussent toujours suspects à notre saint, il ne lui vint pas même en pensée de douter de la réalité de celui-ci. C'est pourquoi il ne cessa d'offrir ses suffrages pour l'âme de son père que lorsqu'il fut assuré de son entière délivrance.

Le serviteur de Dieu fut favorisé de bien d'autres ap-

paritions encore. Au Frère Jean Van Hercke son servant qui lui demandait s'il avait vu beaucoup d'âmes, il pouvait répondre à la fin de sa vie : « Des centaines et des centaines. » Le soulagement qu'il procura à ces saintes âmes, Celui-là seul les connaît qui lui avait inspiré une si tendre piété et une si touchante compassion pour les fidèles défunts.

Abordons un sujet plus élevé : suivons le bienheureux, autant qu'il est permis à notre faiblesse, dans les hauteurs de la contemplation. Telle était la pureté de l'œil de son âme tourné vers le Ciel, telle était son absolue séparation de toutes les vanités d'ici-bas, que son esprit, dans l'ardeur de sa prière, semblait quitter le corps auquel cependant la nature l'avait uni si fortement.

L'abondance des lumières divines était telle en lui que la vue des moindres créatures le ravissait dans la contemplation de leur Auteur : le chant du *Veni Creator*, du *suscipimus Deus misericordiam tuam* et autres versets semblables suffisait pour le mettre en extase. Parfois, il lui arrivait au milieu des foules, dans une réunion quelconque, si le nom seulement de Dieu était prononcé, d'être ravi à l'instant, le corps demeurant immobile et privé de ses sens extérieurs au milieu de l'assemblée. Les sons de la musique sacrée l'inondaient de joie céleste au point de lui enlever tout sentiment. Étant entré un jour dans l'église de Saint-Jean à Bois-le-Duc pendant le service divin, à peine a-t-il entendu les accents mélodieux de l'orgue, que son regard reste fixe, son visage change de couleur, ses membres se raidissent, son âme s'est envolée dans une région supérieure. L'abbé de Saint-Martin à Cologne, son compagnon, déjà habitué à ces ravissements, l'entraîne dans une chapelle voisine : là il reste trois heures entières, le corps raide et immobile.

De tels faits n'étaient pas rares. Revenu à lui-même, l'homme de Dieu était couvert de confusion quand ces ravissements lui étaient arrivés en

public, et qu'il n'avait pu soustraire aux regards des hommes ce qu'il eût voulu être connu de Dieu seul.

Les secrets révélés du Ciel, les visions dont il était favorisé, loin d'en faire jactance et de s'en glorifier, il les ensevelissait dans le silence le plus profond, à moins que l'honneur de Dieu n'y fût intéressé, et alors encore, son humilité s'entourait des plus grandes précautions, et il n'en découvrait que le nécessaire.

L'an 1454, le bruit de la prise de Constantinople par les Turcs se répandit dans tout l'Occident.

L'homme de Dieu en était plongé dans une profonde affliction. Outre le déshonneur du nom chrétien, il déplorait une double ruine : celle de l'Orient menacé de se voir envahi tout entier par l'impiété mahométane, celle de l'Occident livré à une corruption effrénée dans l'ordre tant sacré que profane, et il craignait de voir fondre sur lui des malheurs semblables à ceux de Byzance. Au milieu de tels maux, c'est du Seigneur seul qu'il attendait consolation et secours. Après avoir versé dans le sein de Dieu d'ardentes et longues prières, il lui fut révélé que les crimes du peuple chrétien et en particulier ceux des prélats et du clergé ne pouvaient rester plus longtemps impunis. Il fallait donc nécessairement de deux choses l'une. Que le clergé, depuis ses chefs jusqu'au dernier de ses membres renoncât à ses désordres pour en revenir à la pureté de la discipline ecclésiastique, sinon de terribles châtiments puniraient ce mépris flagrant de toute loi et de toute morale. Le saint supplia avec larmes et instances le Seigneur d'apaiser son courroux et d'user de miséricorde. Il lui fut répondu : « Selon la mesure de la pénitence faite par l'Eglise, il sera apporté quelque ménagement aux maux qui vont l'accabler. Mais quant à une sincère conversion, tenez ceci pour certain : quels que soient les promesses et les serments, ce ne seront que des paroles sans aucun effet. » Le serviteur de Dieu ne se découragea point. Non seulement il

s'efforça par ses prières et ses supplications de fléchir les rigueurs de la justice divine, mais il mit tout en œuvre pour exhorter le peuple chrétien à la pénitence, en lui inspirant une crainte salutaire des maux dont il était menacé. Il écrivit aux princes, aux évêques, au Souverain Pontife lui-même, à tous ceux dont l'autorité et les exemples pouvaient influencer la masse du peuple.

Rien ne put éteindre la flamme de son zèle pour le salut de la société : ni la perversité des hommes, enfoncés dans le mal, ni la longueur du temps. Il savait que le bien s'opère à son heure et que la moisson se lève quand Dieu le veut. Aussi, avec son ardeur et sa ténacité ordinaires, consacra-t-il désormais à ce double but de la résistance aux infidèles et de la réforme de l'Eglise, toutes les forces de son âme et de son corps, ses prières et ses austerités d'ascète et sa plume de docteur.

La huitième année après ces événements, le dimanche de la Passion 1461, le saint Chartreux, plongé dans une profonde contemplation, s'efforçait encore, dans une ardente prière, d'implorer la clémence divine. Le Seigneur lui répondit : « Les portes de ma clémence ne sont jamais fermées aux hommes, sinon quand ils refusent de faire pénitence. Mes décrets auront leur accomplissement. Que les hommes mettent un terme à leurs turpitudes, et il en sera mis un à la sévérité de mes jugements.

Tu as répandu partout les révélations que je t'avais faites : qui donc en a profité pour se convertir ? N'es-tu pas persuadé et n'as-tu pas dit souvent toi-même qu'il vaut mieux pour les peuples prévaricateurs être flagellés et ainsi revenir à des voies meilleures, que de jouir d'une abondante prospérité, tout en s'enfonçant dans la fange de leurs iniquités ? » Le saint ne put le nier : « Mais je vous supplie, ô Dieu tout-puissant, Père miséricordieux, dit-il, que ces châtiments que vous avez disposé de nous envoyer puissent avoir lieu sans offense de votre divine Majesté.

— Quand, répondit Dieu, ceux à qui incombe la correction des mœurs oublient si longtemps leur devoir, ne penses-tu pas que c'est un juste jugement de la part de Celui à qui appartient toute justice et toute autorité, de laisser cette correction s'accomplir par ceux qui autrement n'auraient aucun pouvoir pour cela ? — Ainsi le Seigneur parla-t-il. Et l'évènement montra que ces menaces n'étaient pas vaines.

Pour ce qui concerne le diocèse de Liège, la principauté éprouva les plus grands bouleversements sous Louis de Bourbon et elle fut à deux doigts de sa perte.

Peu d'années après, l'Allemagne presque entière et pour ainsi dire tout le Nord de l'Europe fut perdu par l'impiété de Luther.

Cependant, le vénérable cénobite avançait en âge : mais le zèle pour la gloire de Dieu ne faisait que s'accroître en lui. Il avait eu révélation et il avait prédit naguère qu'un établissement de Chartreux se ferait à Bois-le-Duc. La prise de Constantinople par les Turcs en donna l'occasion. Une immense douleur oppressait tous les cœurs pour ce sanglant outrage infligé au nom chrétien. Denys, par ses paroles et par ses écrits, entretenait partout ce deuil des âmes.

Un saint zèle enflamma Ludolphe Van de Water, chanoine de Bois-le-Duc et quelques autres de ses concitoyens : ils résolurent de construire une église en l'honneur de sainte Sophie de Constantinople, ce temple auguste élevé par l'empereur Justinien à l'Eternelle Sagesse, aujourd'hui profané par l'impiété musulmane, et d'y adjoindre une Chartreuse. Rien n'avait plus vivement excité à cette pieuse entreprise que la réputation de sainteté et de science de notre Denys. Tous d'un commun accord le demandèrent comme le premier supérieur de cette fondation nouvelle, et ils l'obtinrent. Jean de Roozendaël de Nimègue, général de l'Ordre, approuva la fondation le 3 juillet 1466 et il préposa Denys à la com-

munauté naissante. Charles-le-Téméraire se constitua protecteur de la nouvelle Chartreuse. Il avait hérité de son père, Philippe-le-Bon, l'affection pour le serviteur de Dieu et pour tout l'Ordre des Chartreux. Philippe-le-Bon était si dévoué aux fils de saint Bruno que lorsque les habitants de Bruxelles le prièrent d'établir sa résidence dans leur ville, il leur répondit : « Je n'irai demeurer au milieu de vous, que quand j'y verrai mes bons Chartreux de Dijon. » De là leur établissement à la chapelle de Salazar, en 1456, bientôt transféré à Scheut.

Ce pieux prince était rempli de vénération pour Denys : souvent il le faisait venir près de lui et le consultait sur toutes les affaires difficiles et importantes. Charles-le-Téméraire partageait ces sentiments envers le saint religieux ; il avait permis de faire sculpter les armes de Bourgogne sur le portail du monastère, et promis de lui venir en aide plus efficacement, dès que les circonstances le lui permettraient ; mais sa mort prématurée rendit sans effet toutes ses promesses.

Cette fondation ne se fit pas sans de grandes difficultés. La communauté fut d'abord établie à Olland sous sainte Oedenrode ; comme ce lieu était insalubre, elle fut transférée ensuite à Eikendonck sous Dungen. Il fallut y transporter pièce à pièce tous les matériaux de l'ancienne construction. Puis sur ce sol mouvant et fangeux, car l'endroit était des plus marécageux, à force de fossés, de canaux, d'aqueducs, de travaux de drainage de toutes sortes, après bien des murs éboulés et reconstruits, au prix de fatigues inouïes, on réussit à faire tenir debout six cellules et une chapelle que le saint recteur inaugura par une extase. On n'était pas au bout des difficultés. Tout faisait défaut. « On pouvait voir, dit naïvement l'analiste de cette fondation nouvelle, cet homme digne d'occuper les plus hautes charges, le conseiller des rois et des princes, à qui on venait de toute part soumettre des doutes et des différents, occupé des moindres détails

du ménage, à la recherche de fourchettes, de chaudrons et de marmites. Cet homme si vénérable, qui n'a jamais eu et n'aura peut-être jamais son pareil dans notre Ordre, la plus grande gloire de son siècle, comme l'appelle Mirœus, fut obligé de descendre jusqu'à l'office de cuisinier. » La charité des fidèles répondait de son mieux à ces nécessités urgentes ; mais telle était la difficulté des transports et des approvisionnements dans ces contrées déshéritées que les religieux se virent réduits à opter entre une mort à bref délai, mort de fièvre et de faim, ou une nouvelle migration. Denys avait tenté tous les moyens humains et épuisé sa science économique. Il s'adressa à Dieu, qui dans une vision lui montra le lieu où devait enfin se fixer cette Chartreuse instable et vouée jusqu'au bout à l'infortune.

Mais le saint recteur ne devait pas voir cette nouvelle maison. Il avait, dans une lutte de trois ans contre les éléments et des difficultés inextricables, usé les derniers restes d'une santé dès longtemps compromise par ses austérités. Accablé d'infirmités et brisé de fatigues, il dut remettre en des mains plus jeunes l'ingrat labeur de la fondation. Le Chapitre général de 1469 accéda à ses désirs : il lui donna pour successeur D. Henri Heswick, celui de ses compagnons qui, pendant trois ans, avait rempli les fonctions de procureur, et le rappela à sa chère cellule de Ruremonde. La communauté s'établit définitivement à Vught ou Arnold de Herlaer et son épouse Aleïde Piecke avaient acheté pour eux un couvent que des religieuses, transférées autre part, venaient de quitter.

En retournant de Bois-le-Duc à Ruremonde, le serviteur de Dieu passa par Horn. Le seigneur de ce lieu était Godfroid Vlodorp, noble chevalier, ami des Chartreux de Ruremonde. Son épouse se trouvait alors à toute extrémité, et comme sa vie n'avait pas été des plus édifiantes, elle était en proie en ce moment redoutable à

de grands troubles et dans une agitation extraordinaire : elle poussait des cris déchirants et désespérait de son salut. L'homme de Dieu vint la visiter. A peine fut-il entré dans sa chambre qu'il s'écria : « Que vois-je ? Venez tous en hâte, mes amis, et unissez vos prières contre ces mauvais esprits qui remplissent cette chambre comme les atômes aux rayons du soleil. » Et sur l'heure, il voulut se retirer pour se livrer à la prière.

Mais la malade le retint par l'habit, en le suppliant : « De grâce, mon Père, ne me quittez point et ne m'abandonnez pas dans ma détresse. » Le bienheureux obéit à ce désir de la malade, et se met à combattre avec ses armes ordinaires le vieil ennemi. Il avait passé quelque temps dans une prière fervente et pleine de confiance : les démons en éprouvent les effets et se mettent à crier : « Oh ! que ce vieux moine nous fait souffrir ! » En même temps, ils lui arrachent des mains le bâton sur lequel il s'appuyait.

Voyant qu'ils ne parvenaient pas à vaincre sa constance, ils lui donnent un soufflet si violent que Denys en conserva la marque le reste de sa vie. Enfin de guerre lasse, ils le laissèrent victorieux et disparurent. Avec les princes des ténèbres s'évanouirent les sombres pensées de désespoir qui obsédaient cette âme. La lumière de la grâce divine se reprit à briller en elle et y ramena le calme de la sainte espérance. La malade fit une salutaire confession des fautes de toute sa vie, et exhortée par le bienheureux à la confiance et à l'amour de Dieu, elle eut une mort paisible et sainte.

Vers ce temps, il se passa à Ruremonde un prodige dont furent témoins et admirateurs tous les religieux du monastère. Une lumière céleste vint pendant plusieurs nuits, à l'heure de matines, éclairer toute l'église. Étonnés, les Frères se demandaient avec anxiété la signification de cette merveille. Ils la comprirent lorsque Denys fut revenu au milieu d'eux. Cette lumière avait été

l'heureux présage du retour du grand docteur au foyer, et cette fois pour ne plus le quitter.

Cependant approchait pour l'homme de Dieu la fin de son pèlerinage ici-bas. Plus ce terme s'avancait, plus sa vertu semblait prendre de nouvelles forces et un nouvel éclat. Des infirmités pénibles et tous les inconvénients de la vieillesse se firent vivement sentir. La paralysie, une hernie, la pierre, une maladie de la vessie, la colique néphrétique lui causèrent de cruelles douleurs. Ses jambes étaient tout en plaies, et le médecin ne contribuait pas peu à augmenter ses souffrances par l'application de remèdes propres à empêcher le mal de se propager. Le saint religieux supporta tout avec force et constance. Pas une plainte, pas un gémissement, pas un geste ne trahissait la douleur, pas plus que si son corps eût été de marbre. Il n'en relâcha rien ni de ses travaux ni de ses exercices de piété. Un an seulement avant sa mort, ses forces ne pouvant plus soutenir la générosité de son âme courageuse, il dut laisser la plume, mais ce fut surtout pour consacrer ce qui lui restait de force et de vie à se préparer à la mort. Il s'était si bien affermi dans la patience, que les cruelles souffrances de sa maladie, il les endurait non seulement avec égalité d'âme, mais avec joie : il rendait au Seigneur les plus vives actions de grâce d'être admis au nombre de ses amis de prédilection pour qui les adversités sont les plus grandes marques de son amour.

Trois oraisons jaculatoires lui étaient surtout familières : *Requiem æternam dona eis Domine, et lux perpetua luceat eis* : la félicité éternelle à laquelle il aspirait, il la demandait en même temps, selon la dévotion de toute sa vie, pour les saintes âmes du purgatoire. *Maria unxit pedes Jesu* : c'était pour s'exciter à la contrition de ses péchés, à l'humilité et au brûlant amour de Dieu. *Sancti qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem* ; par ces mots

il s'enflammait du désir et de l'espérance des biens éternels. Ainsi se passa la dernière année de sa vie mortelle.

Sentant sa fin approcher, le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, il se fit transporter à l'église, près de l'autel où il avait coutume de célébrer. Là il entendit la sainte messe avec la dévotion profonde qu'il apportait à tous ses actes de piété, puis il reçut le saint viatique. Rentré dans sa cellule, il dit au Frère Jean Van Hercke, son servent : « Voici le moment qui n'est pour moi ni imprévu ni inattendu. Si ma vie était prolongée davantage, je serais à charge à mes Frères par mes infirmités. Je vois à la vérité combien grande est leur charité, mais pour moi, je ne voudrais causer de gêne à personne. La mort ne tardera pas à venir m'apporter la délivrance. » A partir de ce moment, toute nourriture lui fut à dégoût. — Enfin, le 12 mars, fête de saint Grégoire, vers l'heure de midi, il expira l'an du Seigneur 1471.

Il avait vécu soixante-neuf ans, dont quarante-huit à la Chartreuse.

Sa mort comme sa vie fut l'objet d'une admiration universelle : tous louaient une vertu si courageuse et si constante.

En 1507, Henri Cuicke, évêque de Ruremonde, fit reprendre son corps, enseveli au cimetière des religieux, pour lui donner une sépulture plus honorable. On le retrouva entier et bien conservé : chose remarquable, les deux doigts de la main droite qui avaient tenu la plume si pieuse de l'écrivain avaient encore leurs chairs et leurs ligaments. Témoignage éclatant des services rendus à l'Eglise par tant d'utiles écrits.

Après avoir exposé la vie de Denys le Chartreux, nous avons à faire connaître ses œuvres.

Denys fut une lumière brillante dans l'Eglise, non seulement par sa vertu, mais par sa science admirable et universelle. Il est, sous ce rapport, un véritable prodige. Comptez les heures consacrées par la Règle des Char-



Denys le Chartreux offrant le livre *De quatuor novissimis* à l'Enfant Divin par les mains de sainte Barbe, patronne de la bonne mort. (Gravure de l'édition de Cologne en MDXXXV.)

treux aux exercices de piété ; ajoutez-y toutes les prières de surrogation, la récitation quotidienne de tout le psautier, les longues heures passées en extase. Quel temps pouvait-il lui rester pour d'autres occupations ? En outre, il fut pendant plusieurs années chargé des absorbantes fonctions de procureur, d'une mission en Allemagne, d'une maison en formation. Il dut pendant toute sa vie fournir à une correspondance active. N'en voilà-t-il pas assez pour absorber entièrement un homme ordinaire ?

Après cela considérez le nombre d'ouvrages qu'il parcourut. Il en fait lui-même l'énumération. « J'ai lu, dit-il, beaucoup d'auteurs. Sur les sentences : saint Thomas, Albert-le-Grand, Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Pierre de Tarentaise, Gilles de Rome, Richard de Middleton, Durand de saint-Pourçain, et beaucoup d'autres encore. J'ai lu les œuvres de saint Jérôme, particulièrement ses commentaires sur les Prophètes, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Denys l'Aréopagite, mon auteur de prédilection, Origène, saint Grégoire de Naziance, saint Cyrille, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Jean Damascène, Boèce, saint Anselme, saint Bernard, le vénérable Bède, Hugues de saint Victor, Gerson, Guillaume de Paris, etc.

J'ai lu toutes les sommes, toutes les chroniques ; j'ai pris dans le droit civil et canonique ce qui pouvait m'être de quelque utilité ; j'ai lu quantité de commentateurs de l'ancien et du nouveau Testament. Enfin, j'ai étudié tous les philosophes qu'il m'a été possible de me procurer : Platon, Proclus, Aristote, Avicenne, Algazel, Anaxagore, Averroès, Alexandre d'Aphrodise, Alphorabius, (Al-Farabi), Abubather, (Ibn-Tofaïl), Evempote (Ibn-Badja), Théophraste, Thémistius, et d'autres encore. Ce genre de travail auquel l'esprit seul prend part, est naturellement accompagné de beaucoup de difficultés, de fatigues et d'ennui ; il m'a été par cela même plus profitable, puisqu'il m'aidait à mortifier les sens et à réprimer les

instincts mauvais : ces études enfin m'ont fait demeurer plus volontiers en cellule. »

Ceux qui ne sont pas étrangers aux sciences sacrées peuvent seuls se faire une idée de la somme immense d'in-folios que représente cette nomenclature. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque l'imprimerie existait à peine. Les livres étaient rares, la bibliothèque de l'humble Bethléem (1) de Ruremonde peu fournie. Il devait donc emprunter ces livres de toutes parts avec grande difficulté ; c'était déjà là un travail énorme. Aussi aimait-il à répéter que la plus grande partie de ses ouvrages étaient des fruits de la sainte mendicité. Et maintenant voyez le nombre et l'étendue de ses œuvres. Elles forment l'équivalent de 25 volumes in folio. Nul écrivain avant lui n'avait été aussi fécond, pas même saint Augustin. Et ce qu'il y a d'admirable, et surpasse l'imagination, il a tout écrit de sa propre main, sans avoir eu jamais de secrétaire. Il a même écrit en double plusieurs de ses ouvrages, pour obéir à l'injonction de ses supérieurs qui lui avaient prescrit de garder copie de ceux dont il faisait hommage à différentes personnes. Loer, que le premier s'est efforcé de recueillir ses œuvres complètes, dit qu'il aurait refusé de croire un seul homme capable de ce travail cyclopéen, le monde entier en eût-il fait le serment, s'il n'avait pu s'en convaincre par lui-même, en retrouvant partout dans les œuvres manuscrites de l'auteur la même manière, le même style, la même main, le même caractère. Denys a lui-même écrit, relu, corrigé, et enluminé tous ses ouvrages.

Et quelle n'est pas la valeur de ces œuvres ?

Thomas Bozius, savant auteur, dit que Denys a composé sept grandes sommes, pleines d'une science profonde, ce qu'aucun écrivain n'a jamais tenté. La première, ce sont ses commentaires sur toute l'Écriture, où

(1) C'était le nom de la Chartreuse de Ruremonde : Bethléem Mariæ.

l'érudition ne le cède à aucun autre. La seconde, ce sont ses traités sur toutes les questions de la théologie qu'il expose savamment dans ses commentaires sur les livres des sentences. La troisième renferme les devoirs de toutes les classes de personnes, où il donne une règle de conduite sûre pour tous les états. La quatrième traite au long et au large de la contemplation. La cinquième, ce sont ses traités contre les Sarrazins et autres ennemis de la foi catholique. La sixième, ses homélies sur les fêtes des saints et les Évangiles. La septième, c'est son Apocalypse, ou ses révélations dans lesquelles il annonce et déplore à l'avance la défection de l'Allemagne et de toute l'Église du Nord. Et Bozius ajoute que depuis la création du monde aucun siècle, aucune nation n'a produit un homme semblable. Au reste, cette parole d'un grand Pape, Eugène IV, après la lecture d'un de ses ouvrages, suffit à son éloge : *Lætetur mater Ecclesia, quæ talem habet filium*. Que l'Église soit dans la joie d'avoir enfanté un tel fils ! Denys a donc embrassé dans ses œuvres le vaste champ de toutes les sciences divines, exégèse, philosophie, dogmatique, droit canon, morale, polémique, liturgie, ascétisme. Toutes ses œuvres se distinguent par une grande clarté, une tendance pratique et une vive piété. Bien que profondément versé dans la science scholastique, au témoignage de Léon XIII lui-même (1) dans le bref si élogieux aux nouveaux éditeurs, il appartient plutôt à l'école mystique qu'à l'école scholastique. Nous restons persuadé que Ruysbroek eut une grande influence sur cette tendance pratique et mystique de notre Denys et ne contribua pas peu à lui faire mériter à sa suite le titre de Docteur extatique. Nous avons cité, dans l'étude précédente, les éloges dont Denys relève la doctrine de ce Maître. Écoutez encore avec quel enthousiasme

(1) *Ad cetera religiosi auctoris merita illud etiam accedit, quod cum scholasticam philosophiam calleret optime, inde hauserit sapienter quo et catholica dogmata confirmaret et pietatem impensius fovaret.*

siasme il en parle : « N'est-ce pas admirable, dit-il, ce qui s'est passé il y a quelque temps, ce que nous avons pu voir en cet homme éminent, Jean Ruysbroek ? Il était ignorant, il connaissait à peine les éléments du latin ; et pourtant, il mérita, par sa sainteté et sa simplicité, de si abondantes lumières qu'il écrivit les plus sublimes théories et les doctrines les plus élevées. De savants professeurs de théologie ont été frappés d'admiration en voyant les vérités ardues qu'il a osé traiter dans sa langue maternelle, et ils avouent eux-mêmes qu'ils ne parviennent pas à comprendre ses doctrines. Moi, je suis un pauvre, un enfant, un rien du tout dans la science chrétienne ; cependant, je dois déclarer ici la vérité : dans l'innombrable multitude des docteurs ecclésiastiques et catholiques, je n'ai rien trouvé de comparable à Ruysbroek, pour la sublimité et la profondeur de la doctrine, excepté saint Denys l'Aréopagite. Mais dans Denys l'Aréopagite, la difficulté de le comprendre provient surtout du style, ce qui n'a pas lieu chez Ruysbroek l'Admirable. »

Dans une telle quantité d'ouvrages, embrassant les questions les plus diverses, et tout le vaste domaine de la théologie, la critique trouve bien peu à reprendre. Belarmin qui appelle Denys le Chartreux, un homme très saint et très savant : *Vir sanctissimus et doctissimus*, trouve sa doctrine sujette à caution relativement à l'état des âmes dans le Purgatoire : « In libello de quatuor novissimis caute legendus est circa statum animarum in Purgatorio degentium. (De scriptoribus Ecclesiasticis.) Nous ferons remarquer que la doctrine sur le Purgatoire renferme peu de vérités fixées par la foi catholique. L'Eglise n'a guère défini que deux points relatifs au Purgatoire : son existence et l'efficacité des suffrages pour les âmes qui y sont détenues ; elle a laissé à dessein dans une ombre discrète la plupart des questions qui se rattachent à ce lieu d'épreuve, et à la nature des peines par lesquelles y sont purifiées les âmes ; elle a donné la plus

grande latitude aux docteurs et aux théologiens sur ces questions.

Voici un exemple, pris dans la *Défense des dogmes catholiques* par saint Alphonse où se montre la divergence entre les docteurs. « On demande si les âmes du Purgatoire sont tourmentées réellement par les démons. Saint-Thomas répond négativement, parce que ces âmes ayant triomphé des démons en cette vie, il ne convient pas qu'elles soient ensuite tourmentées par eux. Malgré cela, il existe un bon nombre de révélations rapportées par Denys le Chartreux (De quatuor novissimis), le vénérable Bède, et saint Bernard dans lesquelles nous voyons que les âmes du Purgatoire sont aussi affligées par les démons. » Saint Alphonse se garde bien de blâmer ici l'enseignement de Denys le Chartreux qui se trouve, du reste, en assez bonne société (1).

On a voulu aussi faire de Denys le Chartreux un fauteur de Gallicanisme. Saint Alphonse se charge de répondre à cette accusation dans ses *Traité sur le Pape et le Concile* (2).

(1) Dans la préface à la nouvelle édition des œuvres complètes de Denys le Chartreux, on lit une charmante pièce de vers par laquelle Sa Sainteté Léon XIII recommande à un jeune homme du monde la lecture assidue de cet ouvrage. Nous y trouvons aussi l'attestation suivante de Mgr Foschi, archevêque actuel de Pérouse : « Quo tempore fungebar honorificentissimo amanuensis officio Em. Card. Pecci, hodie feliciter sub nomine Leonis XIII regnantis, sæpius doctum et pium Pastorem de libello Quatuor Novissimorum disserentem audivi. Pro circumstantiis, hujus libelli sententias ad illuminandum intellectum et movendum cor aptiores libenter expromebat. Quæstiones summis labiis degustare non contentus, s. l. in omnibus intimam rerum rationem investigare solitus, Cartusiani lectione summopere delectabatur, ideo quod Auctor ille, tractando de Quatuor hominis Novissimis, sic animam ad considerandum de se ipsa propriaque salute perducit, ut ultra progredi nequeat. Illo tanquam familiari consilio utebatur. Et cum ad Ipsum, in arce Ecclesiæ constitutum, hujus opusculi translationem denuo recudendi propositum detulisset, Sanctissimus voto annuere et benedicere non dedignatus est, ratus, ut, Ipse ait, non parvum inde profectum animarum fore. » (Del Divino Dionysio Cartusiano, Trattato dei quattro estremi avvenimenti dell' uomo, tradotto dal P. Plantedio, D. C. D. G. Perugia.)

(2) Dissertation sur l'autorité du Pape, art. II § III. Traduction du Père Jacques.

« Ils publient aussi bien haut (les Gallicans) que Denys le Chartreux est de leur côté. Mais on est fortement en doute sur le véritable sentiment de ce docteur. En effet, il dit, d'une part, qu'un Pape dont les vices sont devenus intolérables, est subordonné au Concile ; et dans le même endroit de son ouvrage, il s'exprime tout différemment, en disant que le Pape, en qualité de Pasteur suprême de l'Eglise, *ut summus Ecclesiae Pastor*, ne peut être jugé ni déposé par un Concile général, parce que, comme tel, il est supérieur, chef et juge de l'Eglise : *Quia ut talis, est superior, et praelatus et iudex Ecclesiae* (De auctoritate Papæ et Concil. p. 1 a. 48.)

Il faut tenir compte aussi des circonstances dans lesquelles Denys le Chartreux écrivait, à l'époque où l'on était encore sous l'impression pénible du grand schisme d'Occident.

On lui a reproché de plus la simplicité de son style. Cette simplicité, chez lui est de propos délibéré. Il estime, et non sans raison, que l'on écrit pour se faire comprendre et que le premier souci de l'écrivain doit être la clarté ; or, pour lui, clarté c'est simplicité. « Dieu, dit-il, a voulu que l'Écriture Sainte tout entière fût écrite d'un style simple et facile, pour qu'elle fût à la portée de tous, et on a bien fait de traduire en langage commun certains écrits plus difficiles des Pères ; car la difficulté de saisir ce qu'on lit enlève beaucoup du fruit de la lecture, si même elle ne le détruit entièrement : elle engendre l'ennui et rebute les lecteurs. En outre, pendant que la puissance intellectuelle de l'âme est occupée à découvrir le sens, la puissance affective est paralysée selon l'adage connu que plus l'âme s'emploie aux actes d'une faculté, moins elle a de force pour l'exercice des autres. » Au reste ce style n'est pas sans charmes ; Ellies Du Pin le regarde comme judicieux, sans prétention et des plus agréables à lire, et Feller lui-même qui trouve ce style sans politesse et sans élévation, dit cependant : « Il n'y a

guère d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. »

La poésie n'était pas étrangère à Denys : il a chanté en vers émus les grandeurs de Dieu et les beautés de la nature. Malheureusement, une bonne partie des *Carmina* mentionnés dans les anciens catalogues de ses œuvres, sont perdus aujourd'hui. « Mais ce que ses anciens éditeurs ne paraissent pas avoir remarqué, disent les nouveaux éditeurs, c'est que le traité en forme de prose : *De laudibus superlaudabilis Dei*, est un véritable poème de 1950 strophes de deux à huit vers, soit un total de 11,000 à 12,000 vers. Il en est de même de plusieurs parties de divers autres traités. »

Saint Alphonse, partisan aussi de la simplicité du style, se plaît à faire de fréquentes citations des œuvres du saint Chartreux dont il parle toujours avec vénération. Parmi tant de savants et pieux écrits, nous aimons à signaler ceux qui sont consacrés à la louange de la Très Sainte Vierge, cités plusieurs fois par notre saint Docteur : *De laudibus gloriosæ Virginis Mariæ* et *De præconio et dignitate Beatæ Virginis Mariæ*. Denys peut être regardé à bon droit comme un des plus grands dévots de la Mère de Dieu. L'amour de Marie avait devancé en lui l'âge de raison : « Adolescentulo adhuc, vel potius puerulo, inter bonum et malum discernere nondum valente, præveniente pietate dulcissima, contulisti nominis tui affectum ac tui ipsius amorem. Jeune encore, ou plutôt enfant pouvant à peine discerner entre le bien et le mal, prévenu par votre ineffable bonté, vous m'avez mis au cœur votre amour et la dévotion à votre saint nom. » Assez peu de temps après son entrée en religion, en 1435, commençaient à Ruremonde les manifestations miraculeuses d'une statue de la Vierge destinée à devenir célèbre dans toute la contrée, Notre-Dame du Sablon. Ce pèlerinage, confié depuis trente-quatre ans à la piété et au zèle des enfants de saint Alphonse, est aujourd'hui plus florissant

que jamais. L'an dernier, 1896, l'antique chapelle, insuffisante pour l'affluence des pèlerins, a fait demi-siècle, le Chartreux vit grandir la gloire de ce sanctuaire qu'il dut visiter plusieurs fois. Est-ce pour favoriser cette dévotion, et à l'usage des pèlerins que furent composés les deux importants traités dont nous parlons ? Cela n'est pas improbable. L'auteur y a résumé toutes les données de la théologie sur la Très Sainte Vierge. Il y soutient l'Immaculée Conception de Marie, la sanctification particulière de son corps virginal et ses autres glorieuses prérogatives. Il y montre surtout pour Notre-Dame un ardent amour que les termes ordinaires lui semblent impuissants à exprimer. De là des accumulations de superlatifs, des mots expressifs créés par sa plume ou renouvelés de saint Ildephonse. Son *Expositio in Canticum canticorum* est aussi un véritable traité à la gloire de la Sainte Vierge.

Nous avons dit que Loer, le premier, s'efforça de réunir les œuvres complètes de Denys le Chartreux. Né à Hoogstraeten, dans la province d'Anvers, d'où son nom a *stratis*, Thierry Loer entra jeune encore à la Chartreuse de Cologne, l'an 1519, et exerça dans son Ordre les charges les plus importantes. Plein d'enthousiasme et d'amour pour son saint confrère, il fut son principal biographe, reproduit par les Bollandistes. C'était l'homme suscité par la Providence pour mettre en lumière les œuvres de Denys. Pendant dix ans, il y consacra son labeur et tous ses instants. De là l'édition de Cologne, devenue le type de toutes les rééditions partielles de Paris, de Venise et d'ailleurs.

Depuis longtemps, on désirait une édition nouvelle, plus complète et plus soignée, des œuvres du Docteur extatique. Les Chartreux de France viennent d'entreprendre ce travail éminemment utile pour la science sacrée. Cette publication, sortie des presses de la Char-

treuse de N.-D. des Prés à Montreuil sur Mer, formera environ 48 forts volumes in-4° à deux colonnes, ainsi répartis : Commentaires sur l'Écriture Sainte, 15 vol. — Œuvres théologiques, ascétiques, etc., 26 vol. — Sermons, 4 vol. — Trois volumes supplémentaires renfermant les Dubia, les Inedita.

Tous les amis des sciences sacrées applaudiront à cette grande entreprise. Nous donnons dans l'appendice la liste complète de ces ouvrages.

Nous ne pouvons mieux apprécier l'œuvre de Denys le Chartreux que ne le font ses savants éditeurs dans l'opuscule par lequel ils annoncent cette publication. (1)

« Tout homme ici-bas a sa mission, les saints et les Docteurs plus encore que les autres : quelle a donc été la mission du Docteur extatique ?

Préparer, croyons-nous, les voies au monde qui allait naître. Placé par la disposition de la Providence à une époque de transition, la fin du Moyen-Age et de ses institutions, il a été chargé de faire en petit dans sa sphère d'action ce que fit autrefois Moïse : aider l'Église à passer la Mer Rouge.

Pendant quarante ans Dieu l'élève jusqu'à lui dans la prière et lui dévoile les vices de cette organisation destinée à disparaître : en haut une autorité compromise, au milieu une science hautaine et toujours prête à la révolte, en bas la corruption, partout une tendance à s'affranchir de la tutelle maternelle de Rome si chère aux siècles précédents, le commencement de ce travail de fermentation qui aboutira à la rupture que l'on sait. Puis par-delà la mer et le désert, il lui montre l'Église régénérée et reprenant dans d'autres conditions sa marche séculaire. Pendant quarante ans aussi, au sortir de ces entretiens divins, le Chartreux, dans l'obscurité de sa cellule, s'acharne à

(1) Denys le Chartreux (1402-1471). Sa vie, son rôle, une nouvelle édition de ses œuvres. Montreuil sur Mer, Imprimerie de la Chartreuse de N. D. des Prés.

rédigé le code de cette société qu'il ne doit point voir ; il résume pour elle toute la science théologique et mystique du Moyen-Age, et dresse un règlement de vie pour tous, depuis le Pontife jusqu'au dernier du troupeau. A la vérité, il n'entrera pas dans la terre promise ; il ne la verra pas, même de loin, car les temps se font mauvais de plus en plus : il s'éteindra au milieu des premières douleurs de l'Eglise.

Denys est mort à la peine ; mais attendons seulement un siècle et nous le trouverons à la gloire. Il triomphe véritablement dans ce monde nouveau pour lequel il a travaillé. Ses ouvrages sont partout, et on les imprime et réimprime : ses Commentaires sur les Evangiles, 17 fois en 54 ans (1532-1586) ; sur les Actes des Apôtres, les Epîtres et l'Apocalypse, 17 fois en 25 ans (1530-1555) ; sur saint Paul 20 fois en 25 ans (1530-1555) ; sur les Psaumes, les Livres Sapientiaux, 7 fois en 22 ans (1533-1555) ; le traité *De IV Novissimis*, 30 fois en moins de 100 ans. Beaucoup d'opuscules et d'ouvrages secondaires obtiennent de la faveur publique 3, 4, 5 éditions et plus, coup sur coup. Les libraires se les disputent ; Paris, Venise, Cologne, Lyon, Anvers, Louvain, etc. entrent en concurrence.

A cet empressement du public se mêle l'approbation des sages. Denys est à leurs yeux un grand savant et un grand saint, « vir undecumque doctissimus » (Faculté de théologie de Cologne) « eximia eruditione et vitæ sanctimonia celeberrimus » (Surius) « devotissimus et doctissimus doctor » (Nieremberg) « propter insignes raptus et ecstases doctor estaticus, mire doctus et mire sanctus, » (Alvarez de Paz) « librorum gurgis et miraculum scriptoris » (Th. Raynaud S. J.) C'est « un prodige d'érudition et de sainteté » (Molanus), « dont les écrits inspirés par l'Esprit-Saint » (Blomevenna), « instruisent l'intelligence autant qu'ils touchent le cœur » (Joan Romberg O. P.) « une perle précieuse, le modèle achevé des solitaires »

(Alvarez de Paz), « un auteur merveilleusement expérimenté dans les voies mystiques (Schram), » et qu'il faut toujours avoir entre les mains (S. François de Sales), « un fils dont l'Eglise doit être fière » (O. Raynald) ; et pour tout dire en quelques mots, car nous n'avons pas la prétention d'être complet, « le premier auteur du temps, sans contredit » (Arnold Bostius), dont la Germanie a droit de s'enorgueillir, car en science et en vertu il n'a peut-être pas d'égal depuis la création du monde : quantum vix ulla ætas protulit, ulla gens, ab orbis ipsius fabricatione (Th. Bozius) ».

Déjà, au moment où nous écrivons, ont paru les trois premiers volumes de cette nouvelle édition dédiée à Sa Sainteté Léon XIII et honorée d'un bref des plus élogieux. Ils font augurer un véritable monument aussi remarquable par l'exactitude du texte que par la parfaite exécution typographique.

Cette œuvre monumentale a sa place marquée dans toute bibliothèque théologique.